

[*sans nom d'auteur*]

# La photo d'une vache



BeQ

Une autre aventure extraordinaire  
du Domino Noir # HS-096

## **La photo d'une vache**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 821 : version 1.0

# **La photo d'une vache**

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

# I

Alain de Guise, mieux connu sous le surnom du Domino Noir était en train de lire les dernières nouvelles de son journal du matin lorsque le téléphone résonna :

Il alla décrocher l'appareil téléphonique.

– Allô ?

– Monsieur Alain de Guise.

– C'est moi.

C'était une voix de femme.

Mais une voix faible, comme vieille et fatiguée.

– Parlez plus fort, recommanda le Domino.

– J'aurais un service à vous demander.

– Qui êtes-vous madame ?

– Madame Fournier de Lacville.

Fournier de Ilacville.

Ce nom rappelait quelque chose à Alain de Guise.

Le jeune homme se souvenait que les Fournier, les gros fabricants de peinture venait de Lacville.

Il se rappelait aussi avoir lu dans les journaux que Georges Fournier, avait été pendu il y a une vingtaine d'années pour un meurtre qu'il avait commis dans sa maison de Lacville.

– Madame Fournier ? répéta le Domino.

– Oui, madame Georges Fournier.

– Ah !...

C'était donc la femme du meurtrier.

La femme de celui qui avait tué il y a plus de vingt-ans.

– Que puis-je faire pour vous, madame ?

– On dit que vous ne refusez jamais de rendre service... d'ailleurs je puis payer.

– Je n'accepte jamais d'argent.

– Je vous donnerai quand même cinq mille dollars si vous pouvez faire ce que je vous demande.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Vous avez un kodak pour prendre des photos.

Le Domino resta saisi.

– Mais oui.

– J'aimerais que vous veniez chez moi photographier ma vache.

– Quoi ?

– Une vache !

– Ne soyez pas surpris, fit la dame, je veux que vous preniez cette photographie.

– Mais pourquoi ne pas appeler un photographe ?

– Je n'ai pas le temps de vous expliquer. Acceptez-vous ?

Le Domino trouvait la proposition originale.

– Je pourrais y aller.

– Je vais vous expliquer immédiatement où se trouve ma vache. Vous n'aurez pas besoin de venir à la maison.

Elle lui fit une description complète de l'endroit où se trouvait l'animal.

– Je veux que la photographie soit bien claire.

– N'ayez crainte.

– Au revoir et merci.

Elle raccrocha.

Le Domino se mit à rire :

– Curieuse d'affaire, dit-il. Photographier une vache.

C'était bien la première fois qu'Alain de Guise acceptait une aussi curieuse mission.

Il monta à sa chambre.

Il ouvrit sa valise et sortit son « photo flud ».

Il emporta avec lui deux plaques.

Il en plaça une dans son kodak et mit l'autre dans sa poche.

Quelques minutes plus tard, il montait sur

l'autobus en route pour Lacville.

Le Domino, grâce à la description complète que lui avait faite madame Fournier, trouva immédiatement la place où se trouvait la vache.

C'était un grand champ.

À gauche, on voyait un petit lac, à droite, une montagne.

Comme arrière plan, on apercevait la cour et l'arrière de la maison des Fournier.

Le Domino ajusta son kodak.

Il attendit que la vache soit bien placée puis pesa sur le bouton.

La photo était prise.

– Une deuxième maintenant. Mais soudain il entendit un bruit de pas. Il se retourna et aperçut un jeune homme qui s'approchait, une carabine à la main.

– Qu'est-ce que vous faites-la ?

– Vous le voyez bien.

– Vous prenez un photo ?



- Oui.
- De la vache ?
- Mais oui.
- Vous n’avez pas le droit.
- Mais pourquoi ?
- C’est défendu, c’est tout.
- Mais c’est madame Fournier elle-même...
- C’est faux.
- Je vous dis que c’est vrai...

Le jeune homme se rapprocha.

- Faux ou vrai, vous allez me suivre ?
- Où ?
- À la maison.
- Pourquoi ?
- Ce sont les ordres.
- Les ordres de qui ?
- De madame Fournier. Elle m’a dit, il y a quelqu’un dans le champ qui prend une photo de la vache. Allez le chercher et emmenez-le.

– Bon, bon, je vais vous suivre.

Le Domino ne pouvait faire autrement.

Il n'avait pas le goût de recevoir une décharge de plomb dans le ventre.

Il se dirigea vers la maison suivi du jeune homme.

Rendu à la porte, le jeune homme commanda :

– Montez l'escalier.

Le Domino obéit.

– Première porte à droite.

Le Domino entra.

Il aperçut une vieille femme couchée dans un lit.

Elle était maigre et semblait très pâle.

– Bonjour monsieur De Guise.

– Bonjour madame.

– Je suis madame Fournier.

– Laissez-moi vous dire tout d'abord...

– Que j'ai une drôle de façon de vous recevoir ? C'est vrai.

– Vous avouerez vous-même...

– Je sais, je sais.

Elle lui fit signe.

– Approchez-vous.

Le Domino obéit.

– Je ne voulais pas que vous partiez sans me remettre le négatif...

– Mais je serais venu vous le porter.

– J’aimais mieux ne pas prendre de chance.

Le Domino tenait son kodak dans ses mains.

– Donnez-moi le négatif.

Le Domino n’obéit pas tout de suite.

Le jeune homme à la carabine le poussa avec son fusil.

– Vous avez entendu.

Le Domino commençait à en avoir assez.

Il se retourna brusquement.

Il donna une poussée au fusil et envoya son poing à la figure du jeune homme.

Ce dernier tomba comme une poche.

La vieille se mit à crier :

– Paul ! Paul !

Le Domino bondit et lui mit la main sur la bouche.

– Pas un mot, si vous voulez le négatif.

Il ouvrit son kodak et sortit le négatif.

Il le remit à la veille.

– Pourquoi avez-vous frappé Paul ?

– Ce fusil me fatiguait.

La vieille femme regarda le négatif.

– Je vous remercie infiniment, dit-elle.

Pouvez-vous revenir dans une heure.

– Pourquoi ?

– Tout d’abord, je vais vous payer... et puis, je vais vous raconter une histoire...

– Une histoire ?

– Une histoire d’assassinat.

Et elle ajouta à voix basse :

– Mon propre assassinat.

Que voulait donc dire la vieille femme ?

Le Domino était-il tombé dans une maison de fous ?

Que voulait dire cette histoire d'assassinat ?

Pourquoi attacher tant d'importance à la photographie d'une vache ?

## II

– Dans une heure ? répéta le Domino.

– Dans une heure.

Il vint pour sortir.

La vieille le rappela.

– Pourriez-vous descendre Paulo ?

– Le descendre ?

– Oui à la porte d'entrée, vous trouverez l'automobile, asseyez-le dedans et essayez de le ranimer.

Le Domino se rendit aux ordres de la vieille femme.

Il prit le jeune homme et le mit sur son épaule.

Il descendit l'escalier.

L'automobile était bien à la porte.

Il ouvrit la portière de la voiture et fit asseoir

le jeune Paulo sur le siège.

– De l'eau, pensa le Domino.

Il se décida à faire le tour de la maison.

Il chercha de l'eau partout mais n'en trouva pas.

Il revint à l'automobile.

Il ouvrit la portière.

– Diable !

Paulo n'y était plus.

Tout à coup le Domino sursauta.

Il venait d'entendre un coup de fusil.

– Ça vient de l'intérieur.

Il courut vers la porte.

Dans l'escalier il aperçut Paulo.

Le Domino cria :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Ça vient d'en haut.

Ils montèrent en courant, l'un à la suite de l'autre.

Ils eurent la même idée.

La chambre de madame Fournier.

Paulo ouvrit la porte.

Le Domino entra à sa suite.

Ils poussèrent un cri.

– Madame Fournier.

Il y avait un trou dans le front de la vieille femme.

Le sang coulait encore.

Elle venait d’être froidement assassinée.

\*

Le chef de police Léo Lebrun arriva quelques minutes plus tard.

Il réunit tout le monde au grand salon.

Ils étaient huit en tout, y compris le chef et le Domino.

Le Domino fit la connaissance de Jeanne Dupin, secrétaire de madame Fournier, monsieur



et madame Omer Boutin, père et mère de Paulo, Jules Fournier, frère de la morte et enfin, le docteur Roland Voisin, médecin de la vieille dame.

Le Domino les examina prestement.

Jeanne Dupin était une jeune fille d'environ 24 ans.

Elle était jolie mais semblait nerveuse.

Monsieur et madame Boutin déplurent immédiatement au Domino.

Boutin avait l'air d'une brute.

Le Domino remarqua qu'il y avait un peu de goudron sur ses chaussures.

Il avait dû marcher sur un chemin goudronné et chauffé par le soleil.

Madame Boutin n'était guère mieux, elle avait une figure dure, ses traits étaient sévères et ses yeux regardaient par en dessous.

Le docteur Voisin avait une figure sympathique.

Jules Fournier, le frère de la morte, affectait

des airs un peu hautains.

Il était très bien habillé et on sentait qu'il avait de l'argent.

Le chef de police les regarda tous puis demanda à brûle-pourpoint :

– Qui a tiré ?

Personne ne répondit.

Alors, le Domino prit la parole.

– Si nous le savions, chef, nous aurions mis le coupable hors d'état de nuire à nouveau.

Le chef dévisagea le Domino :

– Vous m'avez l'air de vouloir jouer au plus fin.

– Tous les regards se dirigèrent vers Alain de Guise qui était un étranger pour tous ceux qui étaient là.

– Quel est votre nom ? demanda le chef.

– Alain de Guise !

– De Guise... de Guise... Il semblait chercher.

– Il me semble avoir déjà entendu ce nom-là.

– On m'appelle aussi le Domino Noir.

– Ah, le Domino Noir.

Le nom avait fait son effet.

Tous étaient demeurés saisis.

Le chef eut un sourire narquois.

– J'ai déjà entendu parler de vous. Vous vous occupez des criminels...

– Quelques fois...

– Vous connaissez bien leurs trucs... vous auriez pu avoir une idée...

– Que voulez-vous dire ?

– Je me comprends.

Après une pause, le chef reprit :

– Que faisiez-vous ici ?

– Je suis venu photographier une vache...

– Quoi !

– Je vous dis la vérité.

Le Domino lui fit part du mystérieux coup de téléphone qu'il avait reçu et ce qui s'était passé par la suite.

Lorsqu'il eut terminé, le chef se mit à rire :

– Me prenez-vous pour un imbécile ! Croyez-vous que je vais croire votre histoire. Cinq mille dollars pour la photographie d'une vache...

Le chef se tourna vers les autres :

– Quelqu'un a-t-il entendu madame Fournier faire cette offre ?

Il y eut un silence embarrassé.

Puis, Jeanne Dupin fit signe que non de la tête.

Paulo Boutin déclara :

– J'ai travaillé dans le jardin presque toute la journée.

Omer Boutin dit brusquement :

– Je ne sais rien. J'ai passé la journée avec ma femme dans la conciergerie.

Jules Fournier fit aussi sa déclaration :

– Je ne sais absolument rien de cette affaire.

Le chef se tourna vers le médecin.

– Et vous docteur ?

– J'ai passé la journée dans mon bureau.

Le chef de police regarda le Domino :

– Donc, votre excuse pour venir ici ne tient pas debout. Il faudra vous trouver autre chose.

Le Domino se fit narquois :

– Que voulez-vous ? J’ai pris la première qui me passait par la tête et ça s’adonne que c’est justement la vérité.

– La vérité ?... Je saurai bien vous l’arracher.

– Que voulez-vous dire ? que j’ai tué madame Fournier.

– Peut-être.

– C’est ridicule.

Le chef s’obstina :

– Vous auriez eu le temps. Qui nous prouve que vous avez véritablement cherché de l’eau. Vous avez eu le temps de monter par la galerie arrière, d’entrer dans la chambre de madame Fournier par la fenêtre, de la tuer et de revenir à l’automobile.

Le Domino tapa sur l’épaule du chef.

– Ne faites donc pas un fou de vous ! Vous

pouvez soupçonner presque tout le monde ici.

– Comment ça ?

– Le jeune Paulo Boutin a certainement eu le temps de tuer madame Fournier. De plus je l'ai rencontré dans l'escalier. Qui me prouve qu'il ne redescendait pas ?

Personne ne répondit.

– Et monsieur Boutin, il vous a menti tout à l'heure.

Omer Boutin devint rouge.

– Comment ça ?

– Vous avez déclaré n'avoir pas quitté la conciergerie et pourtant vous êtes allé à l'arrière de la maison où se trouve l'escalier sous la fenêtre de madame Fournier.

– C'est faux.

– Alors pouvez-vous expliquer la présence de ce goudron sous vos chaussures ?

Le chef regarda le Domino :

– Expliquez-vous ?

– Tous les chemins autour de la maison sont en asphalte, excepté celui qui est à l’arrière de la maison. Il est en goudron.

– Et puis ?

– Allez voir sur l’escalier, je suis presque certain que vous y trouverez des traces de pas.

Le chef de police commençait à être intéressé.

Il écoutait attentivement les déductions du Domino.

Ce dernier continua :

Il se tourna vers le docteur :

– Docteur, est-ce vrai que madame Fournier avait l’intention de construire un hôpital et de l’appeler l’hôpital Voisin.

– Oui.

– Le docteur Pagé soignait madame Fournier avant vous ! ?

– Oui, mais le docteur Pagé est mort.

Le Domino regarda le chef :

– Vous voyez, un autre motif, chef.

– Comment cela ?

– Supposez un instant que madame Fournier ait décidé d'appeler l'hôpital du nom de Pagé au lieu de Voisin.

Le Domino avait-il frappé juste ?

Il se rappela avoir vu une feuille tout près du lit de la malade lors de sa première visite.

Envisageant le docteur, il demanda :

– Voulez-vous me remettre la feuille qui était détachée de votre calepin et qui se trouvait près du lit de madame Fournier ce midi ?

Le docteur semblait mal à l'aise :

– Que voulez-vous dire ?...

– Vous avez un calepin ?

– Oui.

– Vous l'avez ?

– Non.

– Où est-il ?

– Je l'ai perdu...

– Justement. Vous l'avez échappé dans la



chambre de madame Fournier. Madame Fournier avait écrit quelque chose sur la première feuille. Lorsque je suis entré dans la chambre de madame Fournier après le meurtre, cette feuille était disparue.

Le Domino se rapprocha du médecin.

– Auriez-vous objection à ce que je vous fouille ?

Le docteur recula :

– Quoi ! Me fouiller... moi, un homme de ma position.

Le médecin semblait très énervé.

Mais soudain il se ressaisit :

– Très bien, fouillez-moi, dit-il.

Mais le Domino changea d'idée.

– Inutile maintenant. Je sais que c'est vous qui avez pris cette feuille. Votre premier réflexe était trop évident. Maintenant, vous vous rappelez que vous l'avez détruite.

Le chef Léo Lebrun demanda :

– Où voulez-vous en venir, Domino Noir ?

– Un fait est maintenant clair : le docteur Voisin a pénétré dans la chambre de madame Fournier entre ma première visite et ma deuxième.

Regardant le docteur, le Domino rajouta :

– J’ai le calepin en ma possession, docteur, et je vous assure que la police connaît un petit truc qui lui permet de lire ce qu’il y avait sur la première page d’un livre, en se servant de la deuxième.

Le docteur perdit contenance :

– Je ne l’ai pas tuée... non, je le jure.

Le chef de police questionna :

– Mais vous avouez être entré dans la chambre de la victime quelques instants avant le meurtre.

– Non. Lorsque je suis entré dans la chambre, madame Fournier était déjà morte.

– Ah !

– J’avais été attiré par le coup de feu. En entrant dans la chambre, je vis le calepin. La première feuille était remplie.

– Qu’y avait-il d’écrit ?

– Madame Fournier déclarait qu’après mure réflexion, elle préférait appeler l’hôpital du nom du docteur Pagé au lieu du mien.

– Qu’avez-vous fait ?

– Je ne sais pourquoi, j’ai arraché cette feuille au lieu d’enlever le calepin au complet, puis je suis sorti.

Le Domino déclara :

– Pourtant vous n’êtes arrivé qu’après nous et monsieur Jules Fournier.

– Je sais, répondit le docteur. En sortant de la chambre, j’entendis des bruits de pas. C’était vous et Paulo. Je voulus vous suivre, mais quelqu’un d’autre venait. Je me cachai à nouveau. Cette fois, c’était Jules Fournier. Lorsqu’il fut passé, je sortis de ma cachette et allai vous rejoindre.

– C’est tout ? fit le chef.

– C’est tout.

Le Domino déclara :

– Donc, chef, tout à l’heure, vous n’aviez qu’un seul suspect : moi. Maintenant vous en avez trois :

1 – Paulo Boutin qui a eu le temps d’aller tuer madame Fournier pendant que j’allais chercher de l’eau.

2 – Omer Boutin qui vous a menti en disant qu’il n’est pas sorti de sa maisonnette. Non seulement il en est sorti, mais il s’est rendu derrière la maison où se trouve l’escalier qui passe sous la fenêtre de madame Fournier.

3 – Le docteur qui déclare être entré dans la chambre de madame Fournier quelques secondes après le meurtre. Peut-être ment-il. Peut-être a-t-il tué madame Fournier pour s’emparer de la feuille. Il a un excellent mobile.

Le chef avait écouté en silence.

Se tournant vers le groupe, il demanda :

– L’escalier sous la chambre de madame Fournier, quelqu’un s’en servait-il ?

– Oui, répondit Paulo Boutin.

– Comment ça ?

– On entrait souvent dans les chambres en se servant d’un escalier. Les fenêtres sont très larges et ça nous faisait une seconde porte.

Fournier prit la parole.

– Il y a quelque chose que je ne comprends pas.

– Quoi donc ?

– Comment se fait-il que ma sœur ait fait demander monsieur de Guise pour prendre une photographie alors que Paulo Boutin pouvait faire le travail ?

– Vous vous occupez de photographie ? demanda le Domino au jeune homme.

– Oui. Madame Fournier m’avait même fait installer une chambre noire. La photo était sa marotte.

– Je comprends, fit le chef.

Le Domino déclara :

– Quand nous aurons répondu à la question que monsieur Jules vient de poser, je crois bien que nous aurons presque résolu le mystère.

La photographie contient-elle un mystère ?

Le chef de police Lebrun aboutira-t-il à quelque chose ?

### III

Le chef de police s'approcha du Domino :

– J'aimerais vous dire quelques mots.

– Certainement.

Le chef appela un de ses hommes.

– Restez ici. Je ne veux pas que quelqu'un sorte d'ici.

– Compris chef.

Le Domino sortit en compagnie de Lebrun.

Ce dernier l'emmena dans un autre petit appartement.

– Asseyez-vous.

Le Domino obéit.

Le chef reprit :

– Monsieur le Domino...

Alain de Guise remarqua que le chef avait dit

monsieur.

Lebrun continua :

– Je voudrais vous demander une faveur.

– Ah !

– Vous comprenez que devant les autres, je ne pouvais pas vous approuver et vous innocenter immédiatement.

Le Domino sourit.

Il commençait à se douter où le chef voulait en venir.

Ce dernier continua :

– Je vous connais de nom. Je sais que vous êtes habile à trouver les coupables...

– Et vous voulez que je vous aide.

– Justement.

Le Domino leva les épaules.

– Si vous n’êtes pas capable, vous n’avez qu’à faire appel à la police provinciale. C’est à elle à trouver l’assassin.

– Je sais, je sais...



– Alors pourquoi ne le faites-vous pas ?

– Parce que je veux trouver le coupable avant elle. Vous comprenez ?

– Pas encore.

– Eh bien, je veux me présenter comme maire de Lacville à l'automne.

Le Domino sourit :

– Ah, ah, et cela augmenterait votre prestige auprès de vos concitoyens si vous trouviez vous-même le coupable.

– Un peu.

Il y eut un court silence :

Le chef demanda, inquiet :

– Vous n'allez pas refuser.

Un nouveau silence.

Puis le Domino fit lentement :

– Écoutez bien Lebrun. Vous êtes un fanfaron. Vous croyiez tenir le coupable et vous vouliez m'arrêter. N'essayez pas de me convaincre du contraire. Maintenant que je vous ai prouvé qu'il

y avait plusieurs suspects, vous n'êtes plus assez fort. Vous criez au secours.

– Alors c'est un refus ?

– Heureusement pour vous, cette affaire me passionne. Je vais m'efforcer de trouver l'assassin mais remarquez bien que je ne le fais pas pour vous ! Vous me déplaitez énormément et votre figure ne me revient pas.

Le chef de police de Lacville se leva :

– Malgré vos paroles un peu... brutales, j'accepte votre aide. Je dirai même que je laisse tout entre vos mains. Mais nous travaillerons ensemble.

– Très bien.

Le Domino se leva à son tour.

Il s'apprêtait à sortir lorsqu'il s'arrêta devant une petite bibliothèque.

– La bibliothèque de la maison ? demanda-t-il.

Le chef précisa :

– La bibliothèque personnelle de madame Fournier.

– Tiens... tiens.

Il se mit à examiner les livres.

– C'est curieux, dit-il.

– Quoi donc ?

– Ce sont tous des traités sur les crimes, les criminels, etc...

– C'est parce que vous ne connaissez pas madame Fournier.

– Comment ça ?

– Depuis la mort de son mari...

– Vous voulez dire, depuis sa pendaison ?

– Oui. Eh bien madame Fournier s'ingénie à étudier les crimes ; elle voulait prouver que son mari était innocent.

– Tiens, tiens. Mais comment se fait-il que Jules Fournier soit le frère de madame Fournier ?

– C'est parce qu'elle était une demoiselle Fournier elle-même. Elle a épousé son cousin Georges.

Le Domino retourna s'asseoir.

– Chef, dit-il, je voudrais que vous me racontiez une histoire ?

– Une histoire ?

– Oui, celle qui s'est déroulée ici il y a vingt ans.

– Mais voyons, c'est du temps perdu.

– Pas pour moi. J'ignore tout de cette affaire. Je n'en sais que les grandes lignes.

– C'est vrai que vous deviez être jeune il y a vingt ans. Eh bien voici :

Un beau jour, on trouva, dans une chambre, une demoiselle Jacqueline Foisy, la secrétaire de Georges Fournier.

Elle était morte.

Près d'elle, on trouva Georges Fournier ivre-mort. Dans sa main, il tenait un tisonnier taché de sang.

L'enquête ne fut pas très longue.

On prouva la culpabilité de Fournier et il fut pendu.

Mais madame Fournier a toujours cru à

l'innocence de son mari.

Depuis le jour de la mort de Jacqueline Foisy, la chambre dans laquelle elle a été tuée est toujours restée fermée à clef. Personne ne pouvait y entrer sauf elle.

Il paraît que tout est resté tel que le soir du crime.

La police a même rapporté le tisonnier et il a été déposé, là où il a été trouvé.

C'est tout ce que je sais à propos de cette affaire, finit le chef.

Le Domino se leva :

– Ceux qui ont condamné Georges Fournier étaient des imbéciles.

– Comment cela ?

– Si Georges Fournier était ivre-mort, qui prouve qu'il n'ait pas été emmené dans la chambre du crime, une fois le crime commis. On aurait pu lui mettre ce tisonnier dans la main et l'affaire était terminée.

Le chef déclara :

– Le plus important, ce n'est pas de trouver le coupable d'un crime commis il y a vingt ans, mais bien d'un crime commis aujourd'hui.

Le Domino déclara subtilement :

– Eh bien, moi, j'ai idée que si nous découvrons le meurtrier de Jacqueline Foisy, nous aurons celui de madame Fournier.

– Comment cela ?

– Madame Fournier était très malade. Elle n'en avait que pour quelques jours à vivre d'après le médecin. Il faut un mobile puissant. Nous l'avons.

– Que voulez-vous dire ?

– Pour moi, madame Fournier avait la preuve que son mari n'avait pas tué Jacqueline Foisy. De plus, elle connaissait le meurtrier.

– Mais pourquoi ne l'a-t-elle pas dévoilé ?

– Parce qu'elle n'a eu cette preuve qu'aujourd'hui.

Le chef leva les épaules.

– Et d'après vous, quelle est cette preuve ?

Le Domino fit narquois :

– On ne sait jamais, c'est peut-être la  
photographie de la vache.

## IV

Le Domino se dirigea vers la porte.

– Où allez-vous ? demanda le chef.

– Dans la chambre de madame Fournier. Nous allons y jeter un coup d’œil.

En montant l’escalier, il demanda à Lebrun.

– Depuis combien de temps demeurez-vous à Lacville ?

– J’ai toujours demeuré ici.

– Alors, vous pourrez peut-être me renseigner !

– Sur quoi ?

– Quelles personnes habitaient à Lacville il y a vingt ans et qui demeurent ici aujourd’hui.

– Tout d’abord, les Boutin, les Fournier... enfin je veux dire Jules Fournier, et aussi le docteur Voisin qui se trouvait dans ce temps-là



l'assistant de Pagé.

Ils étaient rendus à l'étage de la chambre de madame Fournier.

Les deux hommes entrèrent dans la chambre.

Le Domino jeta un coup d'œil autour de lui, puis se dirigea vers la fenêtre.

Il sortit sur les marches.

Puis il examina attentivement.

Le chef le regardait en silence :

– C'est bien cela, dit-il, je ne me trompais pas.

– Il y a des traces de pas ?

– Oui.

– Du goudron ?

– Justement.

Le Domino entra :

– Boutin est venu ici peut-être avant, peut-être après le crime, mais, il est venu, c'est certain.

– C'est peut-être lui qui a tué ?

– Peut-être.

Après un court silence, le Domino reprit :

– J’aimerais bien visiter la chambre où a été tuée Jacqueline Foisy.

– C’est madame Fournier qui en possède la clef.

Le Domino s’approcha du lit.

Ce qu’il allait faire lui déplaisait énormément.

Il souleva le drap et détacha légèrement la robe de madame Fournier.

Il ne s’était pas trompé.

Elle avait une petite chaîne dans le cou et une clef pendait sur sa poitrine.

Le Domino la prit :

– La voilà, dit-il.

– Comment avez-vous fait pour la trouver ?

– Ce n’est pas la première fois qu’une femme cache quelque chose là.

– Qu’allez-vous faire maintenant ?

Le Domino garda le silence.

– Visiter la chambre de la morte ?

– Non, je vais plutôt développer la photographie de la vache.

– Mais voyons, vous perdez votre temps ?

– Je ne le crois pas.

De nouveau, le Domino se dirigea vers le lit.

Il prit le négatif que tenait la morte.

– Il va me falloir l'aide du jeune Boutin, dit-il.  
Lui seul peut développer cette photographie.

– Allons le chercher.

Quelques secondes plus tard, ils revenaient dans l'appartement où se trouvaient tous les autres.

Lebrun appela Paulo.

– Paulo ? demanda-t-il.

– Oui.

– Vous allez venir avec nous ; nous voulons développer une photo.

– Très bien.

Avant de sortir, le Domino se rappela quelque chose.

Lors de la bataille dans la chambre de madame Fournier, cette dernière avait crié :

– Paul !

Mais il n’y avait aucun Paul dans la maison.

Qui donc était ce mystérieux Paul ?

Le Domino se retourna brusquement :

– Où est Paul ? demanda-t-il.

Personne ne répondit.

Le Domino inspecta les physionomies.

Tous paraissaient surpris.

Le chef demanda :

– Paul... Quel Paul ?

– Avant de mourir, madame Fournier appela un dénommé Paul devant moi. Qui est-ce Paul ?

Jules Fournier répondit :

– Vous avez certainement mal compris, il n’y a pas de Paul ici.

Le Domino eut une idée :

– À moins que Paulo...

Mais le jeune homme déclara en haussant les épaules :

– Elle ne m’a jamais appelé Paul.

– En tout cas, c’est sans importance.

Les trois hommes sortirent.

Le chef demanda à Paulo :

– Où se trouve votre chambre noire ?

– Dans la cave ! La cave est très grande et divisée en plusieurs appartements.

– Descendons.

Les trois hommes descendirent un long escalier.

Paulo alluma une lumière.

Ils firent un petit bout dans le corridor puis tournèrent.

Là, il n’y avait plus de lumière.

Mais le corridor était quand même éclairé.

– Comment se fait-il ? demanda le chef.

– C’est monsieur Jules qui a peinturé le corridor il y a quelques mois avec de la peinture

fluorescente.

– Je connais ça, fit le Domino, c'est à base de radium.

– Justement.

Ils continuèrent leur chemin.

Paulo s'arrêta devant une porte.

– Nous voici rendus.

Il poussa la porte.

– Tiens, c'est curieux, je croyais l'avoir fermée à clef. Je la ferme toujours à clef.

Ils entrèrent.

Il faisait très noir.

– Allumez la lumière, fit le Domino.

Soudain, le jeune Paulo poussa un cri :

– Il y a quelqu'un ici.

Il y eut une bousculade.

Le Domino vit une ombre près de lui et frappa au hasard.

Lebrun poussa un cri :

– Quelqu’un m’a frappé.

– Tout à coup, le Domino eut une idée.

Il prit la plaque photographique qu’il tenait, mit la main dans sa poche d’habit et sortit celle qui n’avait pas été utilisée.

Il était temps.

Il se sentit saisir par la main.

Il ne fit aucun effort et se laissa enlever la plaque.

Il essaya de frapper son assaillant mais manqua son coup.

Tout à coup, la porte s’ouvrit et se referma presque aussitôt.

– Il est sorti ! cria Lebrun.

Paulo déclara :

– J’ai trouvé le commutateur, j’allume.

– Très bien.

La lumière se fit.

Le Domino mit la main dans sa poche et sortit la plaque photographique.

– On a essayé d’enlever ma plaque, mais on n’a pas réussi. Vite au travail.

Il s’approcha de Paulo.

– Je ne connais rien en photographie. Vous êtes le seul expert ici. Je me fie sur vous...

Paulo prit une bouteille sur laquelle c’était écrit Hypo.

– Vous mettrez tout d’abord la plaque dans ce liquide.

Il vida le liquide dans un bassin.

Puis, il prit une autre bouteille.

– Voici le DK-50. Après avoir laissé tremper votre plaque dans l’hypo, vous la laisserez une minute dans le DK-50.

– Très bien, vous pouvez éteindre.

La noirceur se fit complète.

Le Domino commença son travail.

Il comptait les secondes une à une.

Après quelques minutes, il déclara :

– Très bien, vous pouvez allumer. Paulo pesa



sur le commutateur.

– Le Domino sortit son négatif.

– Et voilà.

Paulo pâlit.

Le Domino le regarda :

– Vous êtes surpris, n'est-ce pas ?

– Pourquoi ?

– Ne faites pas l'imbécile !

Le chef demanda :

– Que voulez-vous dire, Domino ?

– Paulo ne voulait pas que je développe mon film. Il n'y avait absolument personne quand nous sommes entrés ici. Il a simulé cette attaque.

Paulo protesta :

– C'est faux. La personne qu'il y avait ici s'est sauvée.

– Vous mentez, dit le Domino. Lorsque la porte s'est ouverte, j'ai regardé le mur peinturé au phosphore. Si quelqu'un était sorti, il y aurait eu une ombre sur le mur. J'ai déjoué les plans de

Paulo en changeant de plaque et en lui remettant une plaque non utilisée.

Le jeune homme était pâle.

– Il a essayé de se reprendre. Mais malheureusement pour lui, je connais un peu la photographie. Je sais parfaitement qu'il faut tout d'abord tremper le film dans le DK-50 avant de le saucer dans l'Hypo.

Le chef admirait le Domino.

– Mais pourquoi a-t-il fait cela ?

– Nous allons le savoir à l'instant.

– Comment cela ?

– Je vais imprimer le film.

Pourquoi Paulo voulait-il détruire le film ?

Le Domino le découvrira-t-il ?

Que révélera la photographie ?

## V

Le Domino se mit au travail.

Quelques secondes plus tard, il pouvait contempler la photographie de la vache.

Le Domino l'examina attentivement.

– C'est bien ce que je pensais.

– Quoi donc ? fit le chef.

– Regardez...

– Je vois une vache.

– Oui, mais à l'arrière, sur l'escalier, voyez-vous l'homme ?

Le chef observa la photo longuement.

– C'est loin, mais il n'y a pas à se tromper, c'est bien Omer Boutin.

Paulo pleurait presque :

– Je suis certain que papa ne l'a pas tuée. Ce

ne peut être lui.

Le chef se fit narquois :

– Pourquoi pas lui ? Pourquoi nous a-t-il menti ?

– Parce qu’il avait peur. Il ne voulait pas qu’on l’accuse.

– Mais qu’est-il allé faire dans la chambre de la victime ?

– Je ne sais pas... je ne sais pas.

– Retournons au salon, dit le chef.

Les trois hommes remontèrent.

Paulo marchait devant.

Le Domino suivait avec Lebrun.

– La photo ne nous a pas appris grand-chose, fit le chef.

– Si, fit le Domino.

– Comment ça ?

– C’est parce que vous avez mal regardé la photo.

– Pourtant...

– Vous n’avez pas vu cette curieuse de  
marque ?

– Non.

– Dans le milieu de la photo ?

– Oh oui, comme des doigts de squelettes ?

– Oui.

– Qu’est-ce que c’est ?

– La clef de tout le problème. Ce que vous  
avez vu sur la photo, ce sont les os des doigts de  
madame Fournier.

Ils arrivaient au salon.

Le Domino entra suivi du chef et de Paulo.

Le chef s’attaqua immédiatement à Omer  
Boutin.

– Vous vous êtes rendu dans la chambre de  
madame Fournier quelques minutes avant le  
crime. Pourquoi ?

Boutin répondit :

– Allez au diable, je n’ai pas de compte à vous  
rendre.

– Attention Boutin, je vais vous arrêter pour meurtre.

Le Domino se mit à rire :

– Vous ne pouvez faire ça Lebrun, quelles preuves avez-vous contre Boutin ?

– Mais la photo ?

– Ce n'est pas assez. De plus, le docteur est un autre suspect, n'oubliez pas.

Le chef commençait à être fatigué.

– On dirait que vous accusez les gens, Domino, puis ensuite vous les défendez.

– Me donnez-vous la permission de les questionner ?

– Si ça peut vous faire plaisir.

Le Domino prit une chaise et alla s'asseoir devant le petit groupe.

– Je vais vous poser des questions sur un fait déjà vieux de vingt ans.

– Ah !

– Oui, sur le supposé crime commis par

Georges Fournier.

– Supposé ? fit le docteur.

– Oui, répondit le Domino, car je suis de plus en plus persuadé que Georges Fournier n'a pas tué Jacqueline Foisy. Jules Fournier s'écria :

– Vous voulez dire que mon beau-frère serait innocent.

– J'espère le prouver.

Il y eut un court silence.

Puis le Domino fit signe à Boutin de se lever.

– Monsieur Boutin, je vous demande toute votre coopération. Veuillez donc répondre à mes questions.

Boutin semblait encore de mauvaise humeur.

Cependant il avait apprécié le geste du Domino qui l'avait défendu il y avait à peine quelques minutes.

– Monsieur Boutin, vous étiez ici, il y a vingt ans ?

– Oui.

– Le soir du meurtre ?

– Ouais !

Le Domino le regarda, puis il jeta un regard sur sa femme.

Deux êtres durs, qui semblaient sans-cœur.

Comment avaient-ils pu avoir un fils aussi intelligent, aussi joli que Paulo.

– Que faisiez-vous ?

– J'étais auprès de ma femme.

– Auprès de votre femme ? Elle était donc malade ?

– Oh non, elle avait eu un bébé deux jours plus tôt.

– Paulo ?

Boutin hésita légèrement puis déclara :

– Oui.

Jules Fournier déclara à son tour :

– Je me rappelle, le garçon de monsieur Boutin était venu au monde une journée avant celui de ma sœur.



– Ah, votre sœur eut un garçon ?

– Oui, mais il est mort quelques jours plus tard.

Le Domino se retourna vers Boutin :

– C'est vrai ce que monsieur Fournier a dit ?

– Oui. Et le soir du meurtre, monsieur Georges fêtait justement la venue de son petit Paul.

Le Domino réfléchit rapidement.

Le décida de tenter un grand coup.

– Votre mari dit la vérité, fit-il en se tournant vers madame Boutin.

Elle répondit sèchement :

– Mais oui.

– Tous les deux, vous déclareriez la même chose en cour ?

Certainement, dirent-ils ensemble !

– Eh bien, vous vous parjureriez.

– Comment cela ?

– N'essayez donc pas de mentir effrontément. Vous savez fort bien que votre fils, le jeune Paulo

Boutin, est mort quelques jours après sa naissance !

Tous sursautèrent :

– Quoi ?

Le couple Boutin avait pâli.

Paulo Boutin s'écriait :

– Mais voyons vous êtes fou ?

– Je ne suis pas fou, fit le Domino, regardez vos supposés parents. La trace du mensonge est écrite dans leurs figures.

Paulo se retourna.

Celle qu'il avait toujours appelée « Maman ! » se cacha la figure dans ses deux mains et se mit à pleurer :

– Je savais bien que ça tournerait mal un jour !

Paulo s'écria vivement :

– Mais alors... moi... qui suis-je ?

Le Domino le regarda :

– Un orphelin !

– Un orphelin ! ?

Il lui mit la main sur l'épaule.

– Vous avez perdu votre père il y a vingt ans et votre mère est morte il y a quelques heures. Votre véritable nom est « Paul Fournier ».

Le Domino avait deviné une partie de la vérité.

Il avait frappé juste.

Le jeune Paulo serait donc le fils de Georges Fournier ?

## X

Paulo était pâle comme la mort.

Le Domino venait de lui apprendre la plus grande nouvelle de sa vie.

– J'étais le fils de madame Fournier...

– Oui. B Le jeune homme se tourna vers le couple Boutin :

– Est-ce vrai ?

Le silence fut un aveu.

– Mais pourquoi ne l'ai-je jamais su ?

Jeanne Dupin, qui semblait avoir un amour sincère, pour le jeune Paul, le fit asseoir près d'elle.

– Le Domino va tout expliquer, Paulo.

Alain de Guise prit la parole :

– Vous voulez savoir pourquoi votre mère ne vous a pas gardé auprès d'elle ?

– Oui.

– Eh bien, c'est parce qu'elle vous aimait. Elle vous adorait. Votre père était considéré comme un assassin. Elle ne voulait pas que la honte de son nom rejaillisse sur vous.

– Pauvre maman !

– Le fils des Boutin était du même âge que vous. Lorsqu'elle apprit que leur garçon était mort, elle fit demander Boutin. Elle conclut un marché avec lui, et on déclara partout que c'était l'enfant Fournier qui était mort.

– Je comprends, dit le pauvre garçon.

– Mais Boutin profita de la situation. Il fit chanter madame Fournier. Elle paya pour que son fils n'apprenne pas la triste vérité. Entre temps, elle essayait de prouver l'innocence de son mari.

Boutin s'écria :

– C'était mon droit de demander de l'argent, j'avais élevé son fils sans la moindre rémunération.

Le Domino le regarda :

– Boutin, pour une fois, soyez franc !

– Que voulez-vous dire ?

– Répondez franchement à ma question. Était-ce pour avoir d'autre argent que vous êtes allé voir madame Fournier avant le meurtre... avant même mon arrivée !

Boutin baissa la tête.

– Oui, c'était pour ça.

Le chef Lebrun sursauta :

– Enfin, nous tenons le coupable.

Le Domino le regarda médusé.

– Comment cela ?

– Elle a refusé de donner de l'argent à Boutin et il l'a tuée.

Omer Boutin protesta violemment :

– C'est faux, elle m'a remis cent dollars, vous voyez !

Il mit la main dans sa poche et sortit des billets :

– Les voici !

Le chef semblait être véritablement découragé :

– Alors...

– Il y a d'autres suspects, fit le Domino. Le docteur et Paulo, ou plutôt le jeune Paul Fournier !

Paulo sursauta :

– Moi ?

– Mais oui, supposons que vous ayez appris que madame Fournier était votre mère, en la tuant vous héritiez de toute sa fortune.

– Moi, tuer ma mère ?

– Vous oubliez qu'elle était une inconnue pour vous !

Jeanne Dupin protesta :

– C'est faux... il n'a pas tué sa mère.

– Je ne dis pas qu'il l'a tuée, je dis qu'il aurait pu le faire, dit le Domino.

Après un court silence, il reprit :

– Je continue mon interrogatoire sur ce qui

s'est passé il y a vingt ans.

Il se tourna du côté de Fournier.

– Monsieur Jules, on a dit tout à l'heure que le soir du crime, votre beau-frère avait organisé une réception pour fêter la naissance de son fils ?

– Oui.

– Vous étiez à cette réception ?

– Certainement, voyons.

Le Domino se tourna vers Voisin :

– Et vous docteur ?

– J'y étais !

Le Domino se retourna à nouveau vers Jules Fournier :

– Vous avez connu Jacqueline Foisy ?

– Oui.

– Quelle genre de jeune fille était-ce ?

– Très jolie et très coquette. Presque tous les hommes qui la connaissaient s'amourachaient d'elle.

– Votre beau-frère, Georges, l'aimait-il ?



– Oui. C’est probablement ce qui a provoqué le crime.

Le Domino regarda le médecin :

– Et vous docteur, vous avez connu cette Jacqueline ?

Jules Fournier répondit à sa place :

– Je le crois bien. Il en est même tombé amoureux.

– Vous aussi, répliqua le docteur vivement.

– Bon, bon, ne vous chicanez pas.

– Le Domino emmena le chef de police dans un coin :

– Je connais le coupable !

– Quoi ?

– Je sais qui a tué madame Fournier.

– Qui ?

– Je ne peux rien dire pour le moment. Je n’ai pas de preuves suffisantes.

– Mais il faut l’arrêter ?

– Je sais, nous le ferons aujourd’hui, mais je

vous demande une heure de repos !

Le chef de police resta saisi :

– Une heure de repos ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux lire !

Le chef n'en revenait pas.

– Lire ?...

– Mais oui.

– Lire quoi ?

– Oh, un roman d'amour que j'ai commencé.

Le chef s'aperçut que le Domino se moquait.

Cependant il s'apercevait que le jeune homme touchait presque au but.

– N'oubliez pas Domino que vous êtes un de mes premiers suspects.

– Je sais.

– Vous n'avez pas le droit de sortir de la maison.

– Je sais encore ça.

– Où voulez-vous aller ?

– Dans la bibliothèque.

– Ah !

– Vous pourrez mettre un constable en faction à la porte si vous voulez, je ne sortirai pas.

Le chef retourna vers le petit groupe :

– Il va vous falloir attendre une autre heure ici.

– Pourquoi ?...

– Nous ne sommes pas pour rester ici indéfiniment.

– Dans une heure, déclara Lebrun, le Domino Noir promet de nous éclaircir tout ce mystère. Tous se regardèrent surpris..

Ils se demandaient si le Domino ne voulait pas bluffer.

Jules Fournier déclara :

– Il m'est impossible d'attendre une autre heure. On m'attend à la manufacture.

– Je regrette, fit le chef, mais vous devez

attendre.

– Bon, bon.

Le chef de police appela un de ses hommes.

– Viens ici.

Le constable s’avança :

– Oui, chef !

– Tu vas suivre monsieur !

Il désigna le Domino Noir du doigt.

– Bien chef.

– Il ira dans la bibliothèque.

– Oui.

– Tu resteras en faction à la porte. S’il essaie d’en sortir, empêche-le.

– Très bien.

– Au bout d’une heure, ramène-le ici.

– Entendu.

L’homme prit le Domino par le bras.

– Venez !

Ils se dirigèrent vers la bibliothèque.

Le Domino entra.

Le constable demeura à la porte.

Le Domino prit une pile de livres.

Quelques-uns traitaient de l'empoisonnement.

D'autres de crimes !

Il s'assit confortablement.

Puis il alluma une cigarette.

Alors, il se plongea dans sa lecture.

Qu'espère donc découvrir le Domino dans ces livres qu'il connaît déjà ?

Connait-il vraiment le ou la coupable ?

## VII

Les minutes s'écoulaient lentes comme des heures.

Dans le salon, tous regardaient leur montre de temps à autre.

Personne ne parlait.

Le plus nerveux était le chef Lebrun.

Soudain la porte s'ouvrit.

Le constable parut.

Le chef le dévisagea :

– Ton homme ?

– Il est là !

– Mais il ne faut pas quitter ta faction ?

– Je vois la porte d'ici.

Le chef demanda brusquement :

– Alors qu'est-ce que tu veux ?

– Ce n'est pas moi.

– Comment ça ?

– C'est l'autre, le Domino qui veut un renseignement.

– Quoi ?

Le constable regarda autour de lui.

– Qui d'entre vous est le docteur ?

Voisin se leva :

– Moi !....

Le constable reprit :

– Le Domino m'a appelé à travers la porte.

Il m'a dit comme ça :

– Hé constable ?

– Oui.

– Pourriez-vous demander un renseignement au docteur ?

– Quel renseignement, demandai-je ?

– Demandez-lui si madame Fournier souffrait d'anémie aiguë.

Alors je suis venu.

Il y eut un court silence.

Puis tous les yeux se tournèrent du côté du docteur :

– Oui en effet, madame Fournier souffrait d’anémie aiguë.

– Merci, je vais aller lui dire.

Le chef lui cria avant de partir :

– Ne quittez plus votre faction, sous aucun prétexte.

– Bien.

Le constable retourna à la porte de la bibliothèque.

Il frappa légèrement contre le battant.

– Oui ? répondit une voix à l’intérieur.

– C’est pour votre renseignement.

– Eh bien ?

– Madame Fournier souffrait en effet d’anémie aiguë.

– Eh bien tant mieux.



Le constable resta saisi.

– Une femme qui souffre d’anémie, et il dit  
tant mieux.

Il se frappa sur la tête.

– Pour moi, il est craqué de là.

\*

Il ne restait que quinze minutes.

Dans le salon, tous s’impatiaient.

Le docteur jurait de revenir contre la police  
pour l’argent qu’on lui faisait perdre.

Jules Fournier disait que sa manufacture irait  
en banqueroute.

Le couple Boutin se chicanait.

– Tu aurais dû te fermer, disait l’homme.

– C’est toi qui as parlé, disait la femme.

– On va peut-être nous envoyer en prison.

Sur le divan, Jeanne Dupin et Paul Fournier  
étaient silencieux.

Jeanne tenait la tête du jeune homme.

Ce dernier était songeur.

Il pensait à tout ce que le Domino venait de lui déclarer.

De temps à autre une larme furtive coulait de ses yeux.

Tout à coup, le docteur se leva :

– Eh bien, moi, j’en ai assez de tout ça !

Le chef le regarda surpris :

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Vous ne voyez donc pas que cet homme se joue de vous ?

– Comment ça ?

– C’est lui qui a tué. Ne me dites pas que vous avez cru à son histoire de vache...

– Mais...

– Vous le laissez seul dans la bibliothèque. Il sent peut-être la soupe trop chaude et il cherche peut-être à s’évader.

Mais à la surprise générale, le chef déclara :

– Non, je ne le crois pas. J’approuve le Domino Noir.

– Mais vous l’accusiez tout à l’heure ?

– Je sais...

– Alors, je ?

– Je me suis rendu compte que le Domino Noir était très intelligent. Il faisait des déductions justes. C’est pour ça que je l’ai laissé faire à sa guise.

– En tout cas, moi, déclara le médecin, je ne puis plus attendre.

Le chef se plaça dans la porte :

– Auriez-vous peur ?

– Peur ?... Peur de quoi ?...

– Que le Domino devine la vérité.

Le docteur pâlit.

Il retourna s’asseoir et n’ajouta plus un mot.

Soudain, le chef regarda sa montre :

– Il est l’heure, déclara-t-il.

Il se leva et appela son homme :

– Va chercher le Domino.

– Bien, chef.

L'homme ouvrit la porte de la bibliothèque.

– Domino, suivez-moi.

Personne ne répondit.

Il avança plus avant.

Il aperçut alors le Domino bien encanté dans une chaise qui dormait profondément.

L'homme de Lebrun le brassa :

– Allons Domino.

Le Domino s'étira :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Votre heure est terminée...

– Ah bon.

Il se rendit au salon en se frottant les yeux.

– Vous avez dormi ? demanda le chef.

– Oui, et je regrette de n'avoir pas demandé deux heures.

Tous regardaient le Domino.

– Alors ? demanda le chef de Police.

Le Domino s’avança au centre de la pièce.

– Je vais satisfaire votre curiosité, mais de deux manières.

– Comment cela ?

– Premièrement vous voulez connaître le coupable ?

– Mais oui.

– De plus, je suis certain que plusieurs d’entre vous aimeraient voir la chambre où s’est déroulé le crime, il y a vingt ans.

Paul Fournier leva la tête.

– Oh oui. Je voudrais voir.

Le Domino sourit :

– Vous voyez !

Mais Jules Fournier intervint :

– Je regrette infiniment Domino, mais vous ne pouvez pas entrer dans cette chambre, à moins d’y enfoncer la porte.

– Ce sont des moyens qui me répugnent.

– Seule ma sœur avait une clef en sa possession. Elle l'avait cachée. Où ? Dieu seul le sait.

Le Domino sortit la clef de sa poche :

– Serait-ce celle-là ?

Jules Fournier y jeta un coup d'œil.

– Franchement, je ne peux pas vous dire, je ne l'avais jamais vue.

– Eh bien c'est celle-là.

– Où l'avez-vous trouvée ?

– Sous les vêtements de votre sœur. Puis s'adressant à tous, il continua :

– Vous allez me suivre dans cette mystérieuse chambre. Je veux avoir quelques détails.

Tous se levèrent.

Paul et Jeanne ouvraient la marche.

Le Domino venait derrière.

– C'est ici, dit Paul.

Le Domino introduisit la clef dans la serrure.

Il tourna et la porte s'ouvrit.

– Où est le commutateur ? demanda-t-il.

– À votre gauche, fit Jules Fournier.

– Merci.

Le Domino le trouva assez facilement et fit de la lumière.

La pièce était très propre.

Madame Fournier devait venir elle-même y faire le ménage.

Le Domino se tourna vers le petit groupe.

– Docteur, monsieur Jules et monsieur et madame Boutin, regardez comme il faut. Vous vous souvenez de cette pièce ?

Le Docteur répondit le premier :

– Je m'en souviens comme si c'était hier.

– Il n'y a rien de changé ?

– Non.

Le Domino s'avança dans la pièce.

– Où se trouvait Jacqueline Foisy au moment du meurtre.

– Au piano, répondit Jules.

– Au piano ?

– Oui, elle était à écrire quelques notes puisque son morceau n'était pas terminé.

Le Domino s'approcha du piano :

– C'est son morceau ?

– Oui.

Le Domino prit les feuilles de musique et les regarda attentivement.

– C'est du Chopin, je connais ça !

Il remit les feuilles en place.

Puis il se pencha et ramassa le tisonnier.

– C'est avec ça que Georges l'a frappée ?

– Oui, répondit le docteur.

Il prit le tisonnier et l'examina attentivement.

Il y avait du sang coagulé dans le bout.

– Le Domino demanda :

– Il a frappé dans le dos.

– C'est-à-dire, elle avait le dos tourné.

– Mais l'a-t-il frappée dans le dos ?



Jules Fournier répondit :

– Mais non, voyons, sur la tête.

– Elle avait la tête fendue, déclara le médecin.

– Curieux... très curieux.

Le Domino fit signe au chef de police.

– Venez ici.

– Bien.

Il l'entraîna dans un coin.

Il lui montra le tisonnier :

– Regardez-le comme il faut.

– Je vois.

– Vous voyez les taches de sang ?

– Mais oui.

– Il n'y a que du sang.

– Je ne vois pas autre chose.

– Eh bien, si Jacqueline Foisy avait été frappée avec ce tisonnier il y aurait des cheveux de collés sur le bout.

Le chef approuva :

– J’ai déjà lu ça quelque part.

Après une courte pause, il demanda :

– Que faut-il conclure ?

– Que le meurtre de Jacqueline Foisy a été commis par une autre personne que Georges Fournier et avec une autre arme. Un bâton... une canne par exemple...

Tout à coup, le Domino bondit :

– Attendez !

Il courut au piano.

Il alla chercher la feuille de musique.

– Regardez !

– Quoi ?

– Vous voyez ce signe bizarre ?

– Oui, mais je ne connais pas la musique.

Le Domino haussa les épaules.

– Moi non plus, mais je sais quand même distinguer une note d’autre chose. Ce signe-là n’a pas rapport avec la musique.

– Ah !

– Voyez c’est comme un bâton avec un demi-cercle au bout.

– Une canne ? s’écria le chef de police.

– Justement.

Le Domino sourit :

– Jacqueline Foisy n’était pas folle. Elle a laissé quelque chose derrière elle pour aider à découvrir son assassin.

Le chef Lebrun demanda :

– Mais comment se fait-il que si le crime a été commis il y a vingt ans, on n’ait pas encore trouvé cette canne ?

– Mais parce qu’elle est cachée.

– Dans la maison ?

– Non car je l’aurais trouvée. Nous n’avons pas besoin de chercher par toute la maison, je suis certain que cette canne est dans cette pièce.

– Alors, cherchons-la.

– Demandons l’aide des autres. Je suis certain que lorsque j’aurai trouvé la canne, j’aurai une preuve contre le coupable.

Le Domino dit-il vrai ?

Trouveront-ils la canne ?

## VIII

Le Domino demanda à tout le monde de sortir de la chambre.

– Je veux rester seul avec le chef, c’est très important.

Sous la garde d’un des hommes de Lebrun ils retournèrent au salon.

Le docteur grognait.

– Cette histoire ne finira plus. Il est près de huit heures du soir et nous n’avons pas encore soupé.

– Ce ne sera pas long, déclara le Domino.

Lorsqu’il fut seul avec Lebrun, ce dernier lui demanda :

– Pourquoi les avoir renvoyés ?

– Pourquoi ?

– Oui, ils auraient pu nous aider.

– Je ne voulais pas que le meurtrier sache que nous cherchons l’arme du crime.

– Je comprends.

– Alors au travail.

Les deux hommes se mirent à inspecter la pièce, pouce par pouce.

Ils ne trouvaient rien.

Ils venaient de terminer leur inspection lorsqu’en se retournant, Lebrun s’accrocha dans une grande urne. L’urne tomba et se brisa en morceaux.

– La canne, cria le Domino.

Lebrun se retourna.

La canne gisait parmi les débris.

– Elle était dans l’urne ?

– Justement.

Le Domino sortit un grand mouchoir de ses poches.

Il l’entoura autour de la canne.

Puis il se mit à l’examiner.

– Regardez le bout de la canne !

Lebrun se pencha :

– Du sang coagulé.

– Justement

– Et des cheveux.

– Oui, des cheveux blonds.

– Jacqueline Foisy était blonde.

Le Domino se retourna.

– Venez avec moi.

Il se dirigea vers la porte.

Quelques secondes plus tard, ils entraient dans le salon.

Le Domino déclara :

– Nous venons de faire une découverte importante.

– Quoi donc ?

– Cette canne !

Personne ne trouvait la chose extraordinaire.

Le Domino continua :

– C'est avec cette canne qu'on a tué Jacqueline Foisy.

– C'est faux !

– C'est avec le tisonnier !

Le Domino leur expliqua ses déductions.

Tous gardaient un silence complet.

Lorsqu'il eut terminé, le jeune Paul s'écria :

– Alors, ça veut dire que mon père n'était pas coupable.

– En effet Paul, il était innocent.

Lebrun demanda :

– Espérez-vous trouver le coupable grâce à cette canne ?

– Oui. Il doit y avoir des empreintes.

Le Domino fit signe à Jules Fournier.

Celui-ci suivit le Domino et Lebrun dans un coin de la pièce.

– Fournier, j'ai un service à vous demander.

– Quoi donc ?

– Je ne peux pas sortir. Je suis considéré



comme suspect.

– C'est vrai.

– Les autres aussi. Le chef de Police Lebrun doit rester ici. Il n'y a que vous qui puissiez aller porter cette canne au poste pour y faire relever les empreintes digitales.

– Croyez-vous vraiment qu'il y en ait ?

– Certainement.

– On dit souvent qu'après plusieurs années...

– La science a progressé, monsieur Fournier. Aujourd'hui on trouve des empreintes qu'on ne pouvait voir à la loupe autrefois.

– Ah !

– Pour effacer complètement ses empreintes, il aurait fallu que le meurtrier emploie du Chloboconol. On ne trouve pas ça partout.

– Tiens, j'ignorais que le Chloboconol faisait disparaître toutes empreintes.

– C'est la seule substance.

Le chef demanda :

– Alors, vous y allez, Fournier ?

Jules acquiesça :

– Certainement si cela peut aider à découvrir le meurtrier de ma sœur.

Le Domino regarda sa montre.

Il était neuf heures du soir.

– Il sera de retour avant dix heures.

À dix heures moins le quart, Jules Fournier revenait.

Il enleva son paletot.

Puis il tendit la canne au Domino.

– La police n’a rien trouvé. Les experts disent qu’il est impossible de retracer des empreintes faites depuis au delà de vingt ans.

– Je le savais, dit le Domino.

– Alors pourquoi m’avez-vous envoyé ?

– Pour avoir une preuve contre vous ! Parce que vous êtes le meurtrier de Jacqueline Foisy et de votre sœur, madame Georges Fournier.

Jules Fournier devint pâle comme la mort.

– Vous êtes fou...

– Non, je dis la vérité. Il y a vingt ans, pour un motif que j'ignore, vous avez assassiné Jacqueline Foisy. Probablement à cause de l'amour. Vous avez fait passer le crime sur le dos de votre beau-frère. Georges était ivre. Vous l'avez traîné jusqu'à la chambre de Jacqueline, l'avez couché par terre, avez pris le tisonnier et l'avez trempé dans le sang. Ensuite vous l'avez mis dans la main de Georges. Vous aviez caché la canne de peur qu'elle vous incrimine.

– Il faudra prouver ça !

Le Domino ne prit pas garde à l'interruption.

Il continua :

– Votre sœur savait que son mari n'avait pu commettre un tel crime. Elle décida de chercher elle-même la solution à ce problème et de prouver l'innocence de son mari.

– Mais pourquoi tuer sa sœur ? demanda le chef.

– J'y arrive.

Après une légère pause, le Domino reprit :

– Madame Fournier chercha pendant des années. Elle ne trouva rien. Mais il y a quelques mois, elle a dû trouver quelque chose, car Jules s’est inquiété. Il a décidé de se débarrasser de sa sœur.

– C’est faux.

– C’est vrai. Sous prétexte de peindre un corridor de la cave, vous avez apporté ici de la peinture phosphorescence. Cette peinture contient du radium.

– C’est vrai, dit le docteur.

– Vous en avez gardé un pot et tous les jours vous en mettiez dans la nourriture de votre sœur sachant bien qu’à la longue vous causeriez sa mort.

Le docteur se leva :

– Je commence à tout comprendre.

Le Domino lui fit signe :

– Je vous laisse la parole pour expliquer vous-même ce dont souffrait madame Fournier.

Le médecin reprit :

– Madame Fournier souffrait d’anémie aiguë. Or l’absorption de radium provoque ce malaise. Je comprends maintenant, pourquoi ma malade ne prenait pas de mieux.

Le Domino l’interrompt :

– Ce que vous venez de dire, docteur, je l’ai lu tantôt dans un volume appartenant à madame Fournier.

Le chef demanda :

– Cela ne dit pas encore pourquoi madame Fournier a été tuée.

– Voici. Madame Fournier en lisant ces livres sur le poison a probablement deviné la vérité. Elle a alors tenté de prouver que son frère lui faisait absorber du radium pour la tuer à la longue. Elle m’a téléphoné de venir prendre la photo de sa vache. Elle savait que je garderais le silence sur cette affaire et que je l’aiderais le cas échéant. Tout ce qu’elle voulait, c’était de tenir dans sa main, un film non développé.

Paul Fournier sursauta : :

– Je comprends... le radium... lorsque j’aurais

imprimé le film, on aurait vu les os de ses doigts.

– Justement.

– Regardez encore chef. Vous distinguez facilement les os de la main de madame Fournier

– Oui.

Tous voulurent voir.

Lorsque la photo revint entre les mains du Domino, il continua :

– Jules a probablement eu connaissance du coup de téléphone que madame Fournier m’a fait. Il me connaissait de nom, il a eu peur. Il a décidé de tuer sa sœur au plus vite. Il est monté à sa chambre dans l’idée de l’étrangler. Il a aperçu le fusil qu’avait laissé tomber Paul. Il l’a pris et a tiré. Puis, il est retourné dans sa chambre vivement. Lorsque nous montâmes, Paul et moi, il vint nous rejoindre faisant son petit air innocent. C’est tout.

De nouveau, Jules Fournier se fit arrogant.

– Vous n’avez aucune preuve !

Le Domino sourit :

– Pour le second crime, peut-être ! Mais j'en ai assez sur le premier pour vous faire pendre.

– C'est faux.

Le Domino partit d'un grand éclat de rire :

– Je vous ai menti effrontément tout à l'heure en vous disant que le chloboconol était la seule substance pour effacer les empreintes. Le chloboconol est une substance jaunâtre qui bleuit la peau du moment qu'elle vient en contact avec la transpiration. En sortant d'ici tout à l'heure vous êtes passé à la pharmacie pour en acheter, puis vous avez frotté la canne pour effacer les empreintes. Regardez vos mains, Jules Fournier.

Instinctivement, Fournier leva ses mains et les regarda.

Le Domino en profita.

Il s'élança sur Jules et lui envoya un direct à la mâchoire.

Ce dernier s'écroula comme une poche.

– Vous aurez moins de difficultés ainsi, déclara le Domino Noir au chef de Police.

Lebrun s'approcha et regarda les mains de Fournier.

Elles étaient légèrement bleuies.

Lebrun passa les menottes aux mains de son prisonnier puis le ranima.

Il se vit pris, il n'opposa plus aucune résistance.

Mais avant de sortir, il déclara au Domino.

– Vous êtes très fort. Permettez-moi de vous féliciter.

Lebrun tendit la main au Domino :

– Je ne sais comment vous remercier.

Paulo Fournier s'approcha :

– Monsieur le Domino, maintenant que je suis l'héritier de la fortune des Fournier, je vous ferai parvenir un chèque de \$5000 que maman vous avait promis.

– Non, répondit-il, je n'accepte pas d'argent. Vous vous en servirez pour continuer l'œuvre de votre mère, c'est-à-dire construire un hôpital pour les pauvres.



Quelques secondes plus tard, le Domino s'éloignait de la maison des Fournier.

Il s'était rendu là pour prendre une photo, il en ressortait après avoir éclairci deux meurtres.



Cet ouvrage est le 821<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.